



HAL
open science

Journal d'un tranquille désespoir, extraits

Fethi Benslama

► **To cite this version:**

Fethi Benslama. Journal d'un tranquille désespoir, extraits. Lignes, 2002, Vainqueurs/vaincus, 2 (8), pp.186 - 193. 10.3917/lignes1.008.0186 . hal-01502492

HAL Id: hal-01502492

<https://hal.science/hal-01502492>

Submitted on 5 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JOURNAL D'UN TRANQUILLE DÉSESPOIR, EXTRAITS

Fethi Ben Slama

Editions Léo Scheer | « Lignes »

2002/2 n° 8 | pages 186 à 193

ISSN 0988-5226

ISBN 2914172419

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-lignes1-2002-2-page-186.htm>

Pour citer cet article :

Fethi Ben Slama, « Journal d'un tranquille désespoir, extraits », *Lignes* 2002/2 (n° 8), p. 186-193.

DOI 10.3917/lignes1.008.0186

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Léo Scheer.

© Editions Léo Scheer. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

FETHI BENSLAMA

JOURNAL D'UN TRANQUILLE DÉSESPOIR, EXTRAITS

Je pense à cette phrase du *Journal* de Kierkegaard : « *Pauvre enfant, tu vas dans un tranquille désespoir* ». Chaque fois qu'un événement vient troubler le monde, et que je suis requis pour tenter d'en prendre tant soit peu la mesure, cette parole vient hanter mon désir de penser. Aussi longtemps que je résiste à celle-ci, je suis envahi par un sentiment d'exténuation, par l'étroitesse de l'espace, par la démesure des choses, en un mot par un empêchement qui n'est autre que le désespoir de penser. Dès que j'accepte de l'accueillir et de me laisser conduire par elle, se rétablit non pas l'espoir, mais quelque chose comme un mouvement vers l'inespéré.

Je crois que cette parole n'est pas désespérante. Elle ne relève pas d'une simple intimation à désespérer. Elle n'est pas non plus un consentement à la fatalité. Elle n'annonce pas davantage la possibilité d'espérer à nouveau, après avoir enduré la perte. Pas même le commencement d'un deuil. En quoi, devenant passible d'un désespoir, pouvons-nous cesser de désespérer ?

Le monde n'est plus en crise. La succession de plus en plus accélérée de dévastations, de catastrophes, de massacres ruine l'idée de crise. Celle-ci suppose une continuité interrompue par un moment incisif et décisif (*Krisis*), une altération, un risque qui donnent lieu à un saut au-delà. Quand la crise devient chronique ou interminable, la discontinuité ne fait plus événement. Les incisions qui se suivent produisent un émiettement de la temporalité, là où celle de la crise se caractérise par la phase aiguë et la résolution. Le temps est à *l'in-décision*.

Le diagnostic de « crise » qui a servi, au moins depuis Hegel, à déterminer la situation de la conscience moderne et à penser son malaise est périmé. Sans la relève dialectique dont le corollaire est l'espoir, la pensée du monde se meut dans l'irrésolu inespérer. Que deviennent les analyses husserliennes, quand l'amplitude temporelle et spatiale de la crise abolit l'idée de « criticité » ? Et la supposition d'« une humanité raisonnable » qui les sous-tend ?

Si nous devons recourir à nouveau au champ de la clinique, où le concept de crise s'origine pour requalifier la condition actuelle, se présente à nous immédiatement la notion d'« états-limites ». Celle-ci désigne un tableau qui défie la pensée sur ses bornes au point de la faire douter de son jugement quant à ce qui relève du délire ou de la raison. Elle la confronte à une fluctuation spectrale aux bords de la dépression ou de l'excitation, de l'affirmation ou de la perte d'identité, du vide ou de l'explosion, etc. Sa capacité de discernement se heurte à une mobilité des frontières entre les fonctionnements distinctifs de la

névrose, de la psychose et de la perversion. La pensée est désorientée parce que son objet n'est plus localisable dans la logique des affections de l'âme. Pour le suivre, elle est obligée de balayer tout le spectre d'états juxtaposés formant une suite ininterrompue due à la décomposition de sa représentation. Ici la métaphore optique de la raison comme lumière cèderait la place à une réfraction de la raison en spectrogramme. La source n'éclaire plus. Elle subit un effet dispersif qui la propage en une distribution d'états balayant tout le champ du possible.

Il est notable que la notion d'*états-limites* (*border line*) a acquis sa légitimité dans le savoir clinique aux États-Unis d'Amérique à partir des années cinquante. Sa diffusion a suivi l'extension dans le monde d'une conception d'un *homo psychologicus* américain déroutant, qui n'est que la déroute même de la théorie du Moi-sujet normal/anormal. Le trouble de l'*état-limite* ne consiste pas en une simple altération des facultés, mais dans l'acquisition en négatif d'une faculté imitative constamment variable par laquelle il est tout à la fois malade et non malade. *La puissance de cette faculté réside simultanément dans un sens aigu du réel et du leurre, dans un renversement imprévisible de l'un dans l'autre.* En somme, le sujet *état-limite* devient capable d'un savoir *transitif* qui supprime les écarts et les articulations entre les différentes parties du corps du savoir sur l'âme. Ce n'est pas ce corps qui est détruit, mais les différences significatives entre les entités, de sorte qu'il n'y a plus qu'un corps sériel où l'on peut choisir des morceaux que

l'on assemble selon le cas en une composition chimérique en réseau. Avec l'*état-limite*, il n'y a plus de figure ou de forme psychopathologique identifiable, mais des débris qui communiquent à profusion.

Le désespoir chez Kierkegaard n'est ni un mal inhérent à la nature humaine, ni un accident de parcours, ni une maladie, ni la mort. Il relève d'une discordance des rapports qu'entretient le Moi *du réel au possible* (ou au virtuel), à travers un jeu de négations de l'un par l'autre. Comme le Moi est un rapport à des rapports qu'il rapporte à lui-même, il en résulte une multiplicité de manières de désespérer, jusqu'à celle de ne pas désespérer qui n'est que le comble du désespoir¹. D'où « *l'ingéniosité des désespérés à se leurrer et leurrer les autres...* »² Le désespéré a donc toutes les caractéristiques de l'*état-limite*, ses oscillations affectent jusqu'à sa capacité de mourir: « *Dans le désespoir le mourir se change continuellement en vivre [...] Qui désespère ne peut mourir [...]* »³ Cependant, le Moi ne désespère pas de quelqu'un ou de quelque chose, cela n'est pas encore le véritable désespoir, *c'est de lui-même qu'il désespère*. Il veut être un Moi qu'il n'est pas et, n'y parvenant pas, cherche à se défaire de lui-même. Il multiplie alors les inventions pour se perdre, il met l'immense énergie du désespoir

1. « *Car si ne pas désespérer équivaut au défaut absolu de désespoir, le progrès, alors, c'est le désespoir. Ne pas désespérer doit signifier la destruction de l'appétitude à l'être : pour qu'un homme vraiment ne le soit pas, il faut qu'à chaque instant il en anéantisse en lui la possibilité.* » Søren Kierkegaard, *Traité du désespoir*, Gallimard, 1949, p. 65

2. *Op. cit.*, p. 66.

3. *Op. cit.*, p. 70.

à s'égarer dans le possible. En faisant proliférer les possibilités, il s'étend par dissémination à travers elles. À la fin, il embrasse tout; c'est alors qu'il est définitivement englouti.

Tout se passe comme si l'Occident, ou ce que l'on appelait ainsi il n'y a pas longtemps encore, allait vers cette fin, en entraînant le monde dans la tâche de sa dissolution dispersive en tant qu'Occident dans un continuum d'états distribués sur toute la planète. Tout indique que l'*état-limite* dans lequel se défait le régime du sujet (celui de la folie qui est au fondement du *cogito* et de la logique des passions comme psychopathologie) est devenu l'état normal du monde, un monde obligé à concourir à cette fin de lui-même que l'Occident s'est donnée dans le triomphe et le désespoir.

Le mot de *fin* a été de ceux qui ont le plus marqué la pensée de la période actuelle: fin de l'histoire, fin du politique, fin du sens, fin de l'art, fin de la littérature, etc., au point qu'il ne serait pas exagéré de dire que la fin du siècle était devenue l'époque de la notification des fins. Toutes les fins ont été annoncées, sauf la fin du sujet présumé de cette fin, de l'espace supposé dans lequel ces fins ne cessent d'être déclarées: l'Occident, comme porteur de tout un programme de liquidations qui ne prennent leur portée qu'à penser le processus de sa victoire comme finition de lui-même.

Il y a un sens évident à cette finition, celle qui procède de l'expansion de l'Occident sur la planète. Ce qu'on a appelé « l'occidentalisation du monde », processus à l'œuvre depuis le XVI^e siècle, touche à son achèvement. Il n'existe plus un espace qui soit resté

hors de sa portée ou qui puisse à terme prétendre lui échapper. Le monde a connu des conquêtes et des hégémonies, mais aucune n'a ainsi étendu son rayon aux limites du monde. La guerre des civilisations a déjà eu lieu et elle est terminée. Nous en sommes à la liquidation de poches de résistance. Quelques soldats perdus lancent encore des escarmouches, d'autres préfèrent le suicide à la soumission, mais dans l'ensemble il n'y a plus que des négociations pour l'honneur. Dans ce cas, on le sait, l'honneur consiste à éviter la nudité totale, à conserver quelques signes distinctifs de l'identité, à garder des effets spirituels de voilement. Les différences qui subsistent sont soit des restes archéologiques, soit des lots de consolations.

L'Occident n'est plus une région du monde, n'est pas un monde, mais le monde même. Cette coïncidence signe en même temps sa fin. Y a-t-il aujourd'hui quoi que ce soit qui soit propre à l'Occident ? Par sa volonté de s'universaliser, il s'est exterminé dans le monde. Avant de désigner l'acte d'en finir avec quelqu'un ou un groupe d'hommes par leur liquidation physique, « ex-terminer » atteste étymologiquement le mouvement d'une expulsion hors des frontières. Ce mode d'en finir avec soi va au-delà de l'acte symbolique, il est réel et pratique. Ce n'est pas un partage tel que « ceci est mon corps... » désignant un objet distribué entre des singularités formant une communauté par la partition du symbole. Ce n'est pas l'opération d'un « comme si », mais l'envahissement d'un « comme tel ». L'ex-terminaison occidentale de soi est concrète, elle produit hors de soi, dans la multiplicité humaine, les déterminations réelles qui sont siennes.

Le « ceci est mon corps... » convoque une scène dans laquelle s'effectue l'acte symbolique de l'offrande de soi ou de son sacrifice. Le symbole suppose toujours cette scène qui se distingue de l'espace général de la vie réelle. C'est pourquoi Georges Bataille a pu parler de la « *comédie du sacrifice* ». Là où nous en sommes, il n'y a plus de séparation, le monde dans sa totalité est la scène. La transgression est ingestion. La représentation et la présentation se superposent (autre définition possible de l'*état-limite*). Le sacrifice et le non sacrifice coexistent.

Faut-il ramener l'extermination de soi occidentale à l'éthique du christianisme, en tant qu'il a prétendu au dépassement du sacrifice par le sacrifice unique du soi christique et sa *trans-appropriation* dans tout le monde ? Tout montre le contraire : que l'occidentalisation du monde est loin d'être la réussite du christianisme en tant que renoncement au sacrifice ; elle est bien plutôt son échec et la déroute de la négation de la négation sacrificielle qu'il a produite. Le christianisme a tenté une opération exorbitante, il a demandé un renoncement excessif qui a été rejeté. Le mécanisme de ce rejet est un désaveu qui consiste à opposer à la négation de la négation un tour supplémentaire de négation.

Le troisième tour de négation a exténué le christianisme, mais n'a pas mis un terme à sa proposition fascinante. Produire un sacrifice qui fasse l'économie du sacrifice est le rêve d'une spiritualité absolue en un seul acte. Ce désir pur et inhumain n'a pas déserté l'humanité occidentale. La solution rusée issue de la

troisième négation n'est pas l'élimination de la proposition chrétienne, mais *le clivage* qui permet de soutenir les deux positions antinomiques : *il n'y a pas de sacrifice et, simultanément, il y a du sacrifice*. La puissance d'extermination de soi occidentale provient de ce qu'elle satisfait les deux tendances en passant de l'une à l'autre par des voies aberrantes, mais conciliant l'inconciliable.

La coexistence des contraires par le clivage constitue l'économie générale de l'occidentalisation du monde. Le désespoir en est l'effet vertigineux est ahurissant, tant que l'inconciliable apparaît toujours comme conciliable. La tâche de la pensée et de déchiffrer les édifices d'aberrations qui maintiennent cette condition. Encore faut-il qu'elle n'en procède pas elle-même. Aussi doit-elle aller dans le désespoir afin d'avoir une chance d'en rendre compte.

[...]